

# MIS Working Papers



□ FACULTÉ DES LETTRES, DES SCIENCES HUMAINES, DES ARTS ET DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION

## **Espaces de frontière. Penser et analyser la frontière en tant qu'espace**

Christian Wille

MIS-Working Paper 4

Luxembourg 2015

## **Author**

Dr. Christian Wille  
Université du Luxembourg  
Faculté des Lettres, des Sciences humaines, des Arts et des Sciences de l'Education  
christian.wille@uni.lu

## **Contact MIS**

Université du Luxembourg  
Belval Campus – Maison des Sciences Humaines  
Key Area Multilingualism and Intercultural Studies (MIS)  
11, porte des Sciences  
L-4366 Esch-sur-Alzette  
mis@uni.lu | www.mis.lu

## Espaces de frontière.

### Penser et analyser la frontière en tant qu'espace

#### Abstract

Les frontières se différencient non seulement en fonction des domaines d'étude où elles sont opérantes ou dans lesquels elles se constituent, mais également en termes de modes de (re)production et de formes. Cette communication traitera en premier lieu de la forme de la frontière, sachant que ce n'est pas la frontière territoriale en tant que ligne qui importera, mais plutôt son caractère zonal et la question de savoir comment il est possible de l'aborder dans une perspective théorico-conceptuelle aux fins de l'étude empirique. Il est plus judicieux de considérer les frontières territoriales comme zones ou espaces, la métaphore de la ligne s'avérant une pure fiction. Jusqu'au XVIIIe siècle, les frontières étaient conçues comme des espaces de contact et des zones de transition (convoitées), ce n'est qu'avec l'avènement d'États nationaux modernes que s'établit le concept de frontière comme ligne – sans qu'elle n'ait perdu empiriquement son caractère zonal. C'est ce qu'on peut notamment constater dans les régions transfrontalières où les frontières territoriales ne peuvent se réduire à leur fonction de différenciation ou de passerelle, mais au contraire s'élargissent – comme le montre la mobilité transfrontalière des travailleurs, des consommateurs ainsi que la mobilité résidentielle – se transformant ainsi en zones de l'entre-deux. Ces zones ne peuvent pas être concédées aux espaces situés en deçà et au-delà d'une frontière territoriale, elles représentent en revanche des espaces autonomes, lesdits « *espaces de frontière* » qui revêtent une identité liminale.

L'objet de cette communication est de savoir comment il est possible de décrire et d'étudier de tels espaces que l'on peut observer comme productions quotidiennes. Il s'agit (1) de percevoir de manière conceptuelle le caractère zonal de la frontière, donc la dimension spatiale, (2) le potentiel innovateur et imprévisible de la liminalité et ainsi la contingence sociale. La géographie sociale et la sociologie de la culture en livrent des points de départ pertinents. La mise en relation d'approches concernant l'espace et la pratique sociale issues de ces deux disciplines représente la base du modèle « *espaces de frontière* » qui permet de penser les frontières en tant qu'espaces et met en place une heuristique destinée à l'étude de constitutions spatiales centrées sur le sujet comme (re)productions des frontières. Les pratiques sociales, la connaissance pratique ainsi que les aspects physico-matériels et socio-structurels tels qu'ils sont appropriés et engendrés par les « frontaliers » dans des références transfrontalières, font partie des catégories d'analyse.

#### Penser la frontière en tant qu'espace

La notion de frontière étant énoncée et utilisée très différemment selon l'intérêt épistémologique et les disciplines, la démarche visant à mettre de l'ordre dans le champ des frontières s'avère pratiquement impossible. Au demeurant, une certaine tendance se retrouve dans l'étude des frontières – quelle que soit leur nature – et dans les problèmes qui y sont liés, tendance qui s'institutionnalise au croisement disciplinaire des *Border Studies*. À cet effet, d'importantes impulsions ont émané de dynamiques issues de la mondialisation et de la fin de la guerre froide ainsi que de la plus forte considération d'approches poststructuralistes et ethnographiques depuis les années 1990 (cf. Wilson/Donnan 2012; Wastl-Walter 2011). Actuellement deux perspectives centrales de recherche se font jour au sein des *Border Studies* : dans le cadre d'une perspective plutôt pragmatique, les frontières nationales sont admises par les chercheurs principalement comme marquages non remis en cause jouant un rôle structurant

pour la pratique sociale. Les questions concernant la nature et les répercussions des frontières nationales y prédominent, mettant en avant les facteurs *Pull-/Push*, les réseaux transnationaux ou les régimes frontaliers. Parallèlement s'est établie une *perspective de recherche socioconstructiviste* qui comprend les frontières comme processus sociaux (de pouvoir) visant au marquage et à la démarcation (cf. Wille/Reckinger/Kmec/Hesse 2014). Dans cette perspective, les recherches focalisent plus sur les pratiques sociales comme modes de négociation des frontières que sur les frontières matérielles et institutionnalisées. La question située au centre des considérations concerne les processus de (re)production des frontières, également thématisés avec la notion de *de-/rebordering* (Albert/Brock 1996). Toutefois, le parallélisme des deux perspectives de recherche n'empêche pas d'établir des liens étroits ; au contraire leur conjugaison ont notamment de l'importance au sein des études menées dans les régions transfrontalières quand il s'agit de dévoiler les connexités – encore insuffisamment considérées d'un point de vue conceptuel et empirique – entre les frontières géopolitiques et les différenciations socio-symboliques.

Cette communication approfondit la perspective de recherche socioconstructiviste, celle-ci permettant des réflexions théoriques quant à l'espace et à la pratique tout en portant son regard vers les frontières. Le facteur primordial est ladite perspective processuelle qui ne demande pas, de manière ontologique, ce qu'est une frontière, mais comment cette dernière est négociée, c.-à-d. comment elle est établie, déplacée, franchie ou élargie. Selon cette perspective, les frontières ou les différences sont comprises comme résultats de processus sociaux – de quelque nature qu'ils soient – d'après lesquels les frontières ne peuvent être ni préalables ni naturelles, mais toujours et uniquement admises comme fabriquées et donc, comme contingentes et politiques. Deux approches allant de pair se sont imposées dans l'étude des processus de (re)production des frontières : les approches orientées *vers le discours et les représentations* essaient plutôt de reconstruire les négociations de différences au travers de la langue et des signes, les approches orientées *vers la pratique et la performativité* se tournent plutôt vers les pratiques du quotidien et la dimension corporelle de l'activité humaine et ainsi, vers les négociations de frontières qui s'y manifestent. Les processus de (re)production sont donc étudiés dans leur dimension matérielle et symbolique, avec pour objectif principal de mettre à nu les effets de tels processus.

Tableau 1: Modes de (re)production des frontières et leurs effets

Modes de (re)production des frontières	Effets des modes de (re)production des frontières	Forme de conception des frontières impliquée
Établissement	Séparation, fermeture	Ligne
Déplacement	Séparation, fermeture	Ligne
Franchissement	Ouverture, mise en relation	Ligne
Expansion	Liminalisation	Zone

Il est possible, sous la forme d'un modèle, de distinguer trois effets de la (re)production des frontières (cf. également Newman 2011) qui se superposent et résultent de différents modes. L'effet (1) *séparation et fermeture*, associé en premier lieu à l'établissement et au déplacement des frontières, en fait partie. Les deux modes de (re)production ont en commun la démarcation de l'autre qui devient constitutive du soi. La plupart du temps, la frontière est alors pensée comme une ligne au sens d'un marquage de différence incluant ou excluant. Par la suite, il est possible de distinguer l'effet (2) *ouverture et mise en relation* qui est associé au franchissement de la frontière et renvoie à un passage vers l'autre au-delà de celle-ci (établie ou dépla-

cée). Sous cet aspect, on présume généralement une frontière conçue comme ligne dont le franchissement – la plupart du temps au sens d'un mouvement directionnel – permet d'entrer en contact avec l'autre. Finalement, il faut aborder le mode de (re)production de l'expansion dont l'effet peut être décrit comme (3) liminalisation. Ce concept qui s'appuie sur Victor Turner (2005: 94-127) décrit la liquéfaction et l'abolition de catégories dichotomiques (p.ex. le soi/l'autre) – en bref : de différences – au profit d'une zone marquée d'incertitude et d'innovation. Cette zone de l'entre-deux implique une expansion et donc une dimension spatiale de la frontière.

La notion de frontière comprise comme espace caractérisé par une liminalité convient notamment pour des études effectuées dans les régions transfrontalières quand il s'agit de considérer les (re)productions des frontières en rapport avec la mobilité physique transfrontalière au quotidien. Ceci aborde des phénomènes empiriques qui présentent des traits transmigratoires ou « persistent » dans le franchissement de la frontière, comme les personnes qui traversent régulièrement et de manière circulaire une frontière territoriale pour faire leurs courses dans le pays voisin, pour pratiquer des activités de loisirs ou bien pour y travailler (cf. Wille 2012). Pour de tels phénomènes observés dans de nombreuses régions transfrontalières que nous définirons dans cette communication par le terme de « frontaliers », la *ligne* frontalière territoriale joue certes un rôle de par sa perméabilité et en tant que marquage de systèmes politiques, économiques, culturels et sociaux ; toutefois, pour la (re)production de la frontière territoriale au quotidien, la métaphore de la ligne manque de pertinence. Dans le contexte des « frontaliers », les frontières territoriales se (re)présentent plutôt comme espaces de l'entre-deux produits au travers des mobilités et pratiques qui s'ouvrent au niveau transfrontalier, maintiennent en mouvement les différences et sont caractérisés par une contingence accrue. Ce qui suit tentera de développer une heuristique potentielle destinée à la description et à l'analyse de tels espaces engendrés de manière performative. En s'appuyant sur différents concepts spatiaux, une compréhension de l'espace selon la théorie de l'action qui, dans sa reformulation praxéologique, constitue la base du modèle « *espaces de frontière* », sera présentée en premier lieu. Celui-ci repose sur un mouvement théorique actuel discuté depuis quelques années dans la sociologie germanophone sous le mot-clé de « théories de la pratique » (cf. Reckwitz 2003, 2010; Moebius 2008; Hillebrandt 2009, 2014; Schmidt 2012; Schäfer 2013).

## L'espace du point de vue théorique

Penser les frontières comme espaces et analyser les « *espaces de frontière* » de manière empirique nécessite que l'on se penche d'abord sur la catégorie de l'espace. Au plus tard depuis le *spatial turn*, les sciences sociales et culturelles accordent de plus en plus d'attention à la dimension spatiale, ce qui a considérablement élargi la pluralité des concepts d'espace et les approches analytiques potentielles (cf. p. ex. Wille/Hesse 2014; Döring 2010). Afin de mieux s'orienter dans le champ des espaces, trois interprétations possibles – qui se superposent partiellement – du concept de l'espace et essentielles pour cette communication sont présentées par la suite.

La *conception d'espace substantialiste absolue* en tant que première interprétation esquisse l'espace comme un élément du monde physico-matériel « existant réellement ». Il englobe tant des surfaces de la terre localisables géographiquement que l'espace abstrait de ses éléments physico-matériels. L'espace au sens de la surface de la terre désigne une surface du monde physique, comme p. ex. l'espace méditerranéen ou une agglomération, spécifiée par des données dominantes qui sont visibles. Dans cette interprétation, les frontières de l'espace sont définies par rapport à des caractéristiques de la surface de la terre devant être désignée et présentent généralement des tracés flous. Parallèlement, on peut distinguer l'espace comme une expansion tridimensionnelle au sens d'un container *dans* lequel apparaissent des objets, des

personnes ou des événements. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de la mécanique classique, Isaac Newton formulait cette compréhension de l'espace comme suit : « Der absolute Raum, der aufgrund seiner Natur ohne Beziehungen zu irgendetwas außer ihm existiert, bleibt sich immer gleich und unbeweglich »<sup>1</sup> (Newton 1988 cité dans Löw 2001: 25). Cette compréhension attribuée à l'espace une essentialité qui existe indépendamment d'autres objets.

Cette conception d'espace absolutiste s'est établie par le passé dans maintes disciplines scientifiques. Par exemple dans la géographie où Friedrich Ratzel, au XIX<sup>e</sup> siècle, plaidait en faveur du concept de l'espace vital comme container pour des formes de vie, de culture, de société et d'économie (cf. Ratzel 1966; Werlen 2009: 149). La détermination naturelle du social qu'implique ce concept a empreint cette discipline en partie jusque dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle et renvoie à l'idée que l'espace agit sur les objets ainsi que sur les hommes s'y trouvant. La conception d'espace substantialiste absolue est passée, entre autres, dans les sciences sociales avec la supposition que, dans les États nationaux, le territoire, la nation, l'État et la culture convergent pour former une entité – ayant un effet homogénéisant et incluant vers l'intérieur et excluant vers l'extérieur. Les « frontaliers » ont montré bien avant l'internationalisation des années 1990 que les marges de telles « configurations spatiales » (Werlen 1997: 44) sont perméables et qu'il n'est pas possible de défendre le caractère d'homogénéité ou enfermement de sociétés. Néanmoins, ce n'est que sous l'effet des dynamiques issues de la mondialisation que le modèle de container a été de plus en plus problématisé. On s'est ainsi interrogé sur le fait de savoir si les « occupants » de containers nationaux peuvent être effectivement considérés comme des agents de logiques macrostructurelles et quelles explications la congruence supposée de territoire, nation, État et culture peut (encore) livrer. Les concepts tels que « la dénationalisation », « la déterritorialisation » ou « la société mondiale » (cf. p. ex. Mau 2007: 35 et suiv.) et l'apparition de la thèse de la déspatialisation ont entraîné un changement du statut de la conception d'espace substantialiste absolue : Le social s'émancipant de l'espace suite au développement de technologies modernes et des médias, une perte de l'importance de l'espace se fait jour. Même si la thèse de déspatialisation ainsi reproduite essaie de dépasser la conception d'espace du container, celle-ci reste néanmoins un élément constitutif dans la « disparition d'espace », puisqu'on a recours ici au modèle d'ordre géopolitique des États nationaux comme point de repère de considérations spatiales. En effet, les analyses en sciences sociales et culturelles des phénomènes contemporains ont sensibilisé ces disciplines sur le fait que la catégorie « espace » est encore loin d'être mise au rancart. Au contraire, une nouvelle préhension de l'espace infère de la mobilité et de l'interconnexion. La thèse de la spatialisation ainsi évoquée s'adresse aux nombreuses références spatiales du social qui, souvent, ne suivent pas de logiques d'ordre nationales, mais traversent les frontières nationales et sont décrites comme des espaces sociaux, virtuels ou transnationaux. Ils ont en commun une perspective socioconstructiviste et relationnelle qui a considérablement contribué ces dernières années à l'accroissement de l'intérêt (re)découvert pour l'espace.

Tout comme la conception d'espace substantialiste absolue, la *conception d'espace constructiviste relationnelle* se réfère au monde physico-matériel, l'accent est toutefois porté sur les caractéristiques de ce dernier. Le regard converge vers l'espace en tant que relation lorsque la disposition d'éléments physico-matériels pouvant être localisés sur une surface de la terre est abordée. Le concept relationnel est, entre autres, attribué à Albert Einstein qui, dans sa théorie sur la relativité, réfutait la notion d'espace comme réalité supérieure. Il parlait de la qualité des dispositions du monde corporel selon lequel l'espace constitue une structure relationnelle entre corps et artefacts (cf. Einstein 1960 cité dans Löw 2001: 34). Cet espace n'est donc plus

---

<sup>1</sup> Traduction : « L'espace absolu, sans relation aux choses externes, demeure toujours similaire et immobile. » (Prosper Schroeder (2007) : La loi de la gravitation universelle Newton, Euler et Laplace. Le cheminement d'une révolution scientifique vers une science normale. Springer-Verlag, p. 78).

considéré ici comme substantialiste et indépendant d'un contenu, en revanche ce sont les éléments physico-matériels qui jouent le rôle constitutif. La structure relationnelle entre les corps et les artefacts permet un accès à l'espace, toutefois modulable dans sa relationalité. Cette conception est généralement prise (implicitement) pour base dans les disciplines où sont étudiés transactions, flux (*flows*) ou réseaux. Ceci est le cas p. ex. dans la géographie économique relationnelle qui se détourne de l'approche spatio-économique pour développer la dimension spatiale à travers un tissu localisable de relations socio-économiques (cf. Barthelt/Glückler 2003). Dans les sciences politiques, la perspective constructiviste relationnelle se trouve dans les théories de l'intégration, p. ex dans le régionalisme transnational. Celui-ci vise un processus d'intégration européen « par le bas » via la coopération interrégionale et la constitution de réseaux transnationaux entre les entités sous-nationales (cf. Schmitt-Egner 2005: 148). La sociologie des migrations pense également le spatial d'une manière constructiviste relationnelle lorsque les flux de migration (trans)nationaux jouent le rôle constitutif dans l'émergence d'espaces sociaux transnationaux (cf. Pries 2008; Wille 2008). Les approches présentées ci-dessus à titre d'exemple abordent donc les relations translocales et en déduisent des structures spatiales.

La perspective constructiviste relationnelle ouvre ainsi une première possibilité de penser les frontières en termes de théorie de l'espace, puisqu'elles peuvent être reconstruites à l'aide des corps et artefacts agencés par les « frontaliers » au cours des activités au quotidien. Mais le *Spacing* transfrontalier<sup>2</sup> comporte le risque que l'autonomie de « frontaliers » soit rehaussée et que l'on perde de vue l'influence des conditions spatiales (naturelles), des tracés des frontières nationales et des implications inhérentes aux systèmes qui y sont liées quant à la production de structures spatiales. Kajetzke et Schroer (2010: 203) plaident-ils ainsi pour la prise en considération des deux aspects : « le pouvoir des structures spatiales » et « le potentiel créateur des individus ». En outre, la perspective constructiviste relationnelle présente encore le risque que l'espace soit uniquement redessiné *de manière descriptive* à l'aide de flux de transactions, de tissus relationnels ou de configurations de réseau et que la qualité de ces structures – en tant que spatialité dotée de sens – soit négligée. Quoique l'analyse implique la distinction entre la dimension descriptive et la dimension qualitative d'espace, celles-ci constituent néanmoins deux aspects de la production spatiale imbriqués l'un dans l'autre. La conception susmentionnée devient évidente avec la conception d'espace social-constitutive qui porte plus l'accent sur la signification de l'espace que sur les relations spatiales dispositionnelles.

Dans la *compréhension d'espace social-constitutive*, la position développée plus haut selon laquelle le spatial ne possède pas d'essentialité et qu'il faut le penser d'un point de vue social et relationnel, englobe le sens. Il convient en premier lieu d'aborder la signification de l'espace vécu – qui se réfère à la perception subjective de structures dispositionnelles. Il s'agit ici d'un espace vécu tel que p. ex. le « quartier étudiant » dans la représentation duquel se meuvent certaines interprétations et appréciations. La méthode de la *Mental-Map* (*carte mentale*) permet une approche empirique de telles représentations. Les représentations spatiales subjectives y relevées que Löw (2001: 159) qualifie de résultats de synthèse – au sens de synthétiser de manière cognitive sujets et artefacts à une spatialité – permettent un premier accès aux espaces portant sur le sens tels que les « frontaliers » les (re)produisent. Une autre interprétation de la conception d'espace social-constitutive se focalise sur l'interaction pratique et dotée de sens du sujet avec son environnement social et matériel. Dans cette optique, on suppose que la signification n'est pas inhérente aux corps et artefacts, mais que c'est uniquement dans l'interaction avec ceux-ci qu'ils acquièrent un sens et qu'ils entrent ainsi en jeu dans des considéra-

---

2 Par la catégorie du *Spacing*, Martina Löw désigne des processus de production spatiale par un agencement de biens sociaux et d'êtres vivants (cf. Löw 2001: 158).

tions spatiales (cf. Werlen 1999: 223). L'intérêt épistémologique consiste donc à définir comment l'espace émerge dans sa dimension matérielle et sensée par l'agir du sujet.

C'est Benno Werlen qui, dans les années 1980, développe ce point de vue sur l'espace dans la géographie germanophone. Dans la « géographie sociale de régionalisations quotidiennes » (p. ex. Werlen 1997, 2010) il ne s'agissait plus de « subdiviser » le social en catégories spatiales, en revanche, ce devait être les processus sociaux de la production d'espace qui devaient être thématiques. Selon la thèse de la spatialisation, les analyses sur l'espace devaient alors se concentrer sur le « faire la géographie » (Werlen 2007a: 28) des sujets ou sur les « géographies mises en scène praxéologiquement » (Lippuner 2005: 31). D'un point de vue descriptif, les géographies ou l'espace expriment « les différentes mises en relation des sujets corporels avec d'autres données physico-matérielles [...] » (Werlen 2007b: 10); d'un point de vue qualitatif, l'espace désigne les attributions et interprétations de sens constituées dans le cadre de processus relationnels de mise en relation. Les aspects de la conception d'espace social-constitutive – que l'on ne peut séparer qu'au niveau analytique – sont-ils ainsi désignés : d'une part, les structures dispositionnelles relationnelles d'artefacts et de corps créées dans l'agir quotidien ; d'autre part, les interprétations et attributions de sens envers le monde matériel et social qui façonnent l'agir au quotidien et ont un impact social.

La conception d'espace social-constitutive avec ses recours à la notion d'espace constructiviste relationnelle entrouvre un accès à la (re)production de frontières par les « frontaliers » étendu à la dimension du sens et permettant une approche par l'action. Le caractère fabriqué de l'espace présumé dans cette position, espace qui peut s'étendre au-delà des frontières territoriales, esquive le conflit théorique avec l'idée des ordres de l'espace container de l'État national et est capable de donner une configuration spatiale à l'entre-deux et à la liminalité. C'est le « faire la géographie » transfrontalier des sujets qui offre des points de départ à l'analyse de frontières comme (re)productions d'espaces et qui par ailleurs oblige à se pencher de façon critique sur la notion d'action.

## **L'action / la pratique du point de vue théorique**

Faisant écho à la compréhension de l'espace qui est basée sur la notion d'action, on se pose la question de savoir comment la notion d'action doit être fournie pour décrire et analyser les frontières comme (re)productions d'espaces. Werlen (2008b: 282), étant de nouveau le point de départ des réflexions, définit le « faire la géographie » comme une « activité au sens d'un acte intentionnel dans la constitution duquel à la fois les éléments socioculturels, subjectifs et physico-matériels sont signifiants. » Werlen prête donc une attention sur les intentions et fins sur lesquelles les sujets axent leurs activités, dans le cadre desquelles en retour des éléments physico-matériels deviennent signifiants. Ce processus se modèle « plus ou moins consciemment sur un rapport de signification intersubjectif [...] » au sens d'une « grille d'orientation préparée par la société et la culture » qui « existe indépendamment de l'actant » (Werlen 2008: 287). Cette compréhension de l'action dans son orientation vers les fins et règles noue avec les approches classiques d'explication de l'action dont il s'agira de discuter en portant son regard sur l'action dans des contextes transfrontaliers.

Les *approches d'explication de l'action orientées vers les fins* (p. ex. Max Weber, Vilfredo Pareto) comme premier objet de discussion se retrouvent en particulier dans le domaine de l'économie et comprennent les théories qui expliquent l'action individuelle par des considérations de l'ordre de l'intérêt personnel et du rapport coût-efficacité. Ainsi l'*homo oeconomicus* est supposé posséder une orientation rationnelle vers l'action, d'après laquelle un individu – sur la base d'informations et de capacités à atteindre un objectif – dirige consciemment son comportement vers des fins qu'il aura déterminées. Le social équivaut alors à la somme des actions individuelles coordonnées entre elles qui se dégage dans les situations interactives (cf.

Reckwitz 2004: 307 et suiv. ; Reckwitz 2003: 287). On peut effectivement présumer certains intérêts et des calculs de coût-efficacité de la part des « frontaliers », la (re)production de frontières comme expansion reposant souvent sur la maximisation des bénéfices personnels en raison de différentiels de prix, de différentiels de revenus (nets) ou de diverses offres attractives dans le domaine des loisirs en deçà et au-delà d'une frontière territoriale (cf. Wille 2012: 219 et suiv.). Toutefois, un concept d'action réduit uniquement à des fins et intérêts s'avère inopportun vu que, notamment pour l'agir transfrontalier au quotidien, on ne peut pas partir d'informations exhaustives relatives aux calculs rationnels et aux attentes quant à l'atteinte des objectifs d'action.

*Les approches d'explication de l'action orientées vers la norme* (p. ex. Talcott Parsons, Robert Merton, Émile Durkheim) représentées par le modèle de l'*homo sociologicus* expliquent l'organisation de l'action par des attentes, des valeurs et des rôles. C'est ainsi que les normes d'action partagées de manière collective et la faculté à respecter les normes prennent-elles la place des fins d'action. Dans ce cas, l'approche présentée ne thématise plus le social comme la somme d'actions individuelles, mais comme un consensus normatif stable qui régule la coordination intersubjective d'actions se contredisant potentiellement (cf. Reckwitz 2003: 287). Si l'on veut appliquer ce principe régulateur sur l'action des « frontaliers », il faut d'abord problématiser les collectifs intégrés selon les normes supposées. Suivant cette interprétation, le « faire la géographie » transfrontalier s'étend à au moins deux de ces collectifs en deçà et au-delà d'une frontière nationale pour lesquels on suppose généralement un autre consensus normatif sur l'action (il)légitime. La question de savoir si les normes sont respectées implique ainsi, particulièrement dans le contexte des « frontaliers », la connaissance des règles sociales des deux côtés d'une frontière territoriale. Ce point de vue pense toutefois le social à partir de l'espace – et non le contraire – occultant de ce fait le moment créatif-productif d'une transformation potentielle des routines d'action. C'est dès ce point que les approches orientées vers la norme s'avèrent peu solides pour expliquer l'action quotidienne qui est caractérisée, notamment dans des contextes transfrontaliers, par des discontinuités, des incertitudes et une innovation culturelle (cf. Boeckler 2012: 48).

*Les approches d'explication de l'action orientées vers la connaissance* (p. ex. Alfred Schütz, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes) expliquent l'action non par des fins individuelles ou des normes collectives, mais par des ordres de connaissance. Elles constituent le critère d'organisation symbolique de la réalité et d'attributions de signification sur lequel les sujets modèlent leur action. En conséquence, pour l'*homo significans*, on part également du caractère ordonné de l'action ; en revanche, les règles n'y sont pas normatives, mais cognitives et ont un effet régulateur dans des processus de la représentation symbolique ainsi que dans ceux d'attributions de signification. Dans cette optique, l'action est donc assujettie à des codes culturels, à des systèmes symboliques d'après lesquels les sujets interprètent et reproduisent la réalité – de manière ordonnée (cf. Reckwitz 2004: 314-316; Reckwitz 2003: 288f.). Les ordres de connaissance cognitifs étant considérés comme intersubjectifs et stables, il en résulte de nouveau des problèmes lorsqu'ils sont employés comme régulateurs de processus de (re)production de la frontière. C'est ce qu'explique Alfred Schütz (1972) de façon évocatrice dans son exemple de l'étranger : Celui-ci se fait reconnaître comme tel par des attentes basées sur sa « normalité » ou ordres de connaissance inhérents à son « origine ». L'étranger aura surmonté son statut seulement au moment où il aura « fait l'apprentissage » des acceptations de fond et des systèmes importants de la culture d'accueil. Dans la rencontre de différents ordres de connaissance, Schütz opte donc pour le modèle de l'assimilation qui vise à une totale inscription de l'étranger dans des codes culturels constituant la normalité de la culture d'accueil et qui n'accorde ni des discontinuités dans les routines de l'action ni une pluralité d'offres de sens (circulant en deçà et au-delà des frontières). Quoique l'on ne puisse pas parler de culture « d'accueil » au regard des « frontaliers », il faut partir d'incertitudes d'interprétation pour le « faire la

géographie » transfrontalier qui – d'une manière interculturaliste classique – pourraient être attribuées à différents systèmes symboliques et ordres de connaissance dans lesquels le moment créatif productif de l'action – non considéré par les approches vers la connaissance – représente un défi particulier.

Outre les problèmes cités, il est important de mentionner d'autres aspects problématiques pour l'analyse abordant l'espace comme (re)productions des frontières par les « frontaliers ». Ceux-ci incluent les systèmes de régulation et les rapports de signification qui, dans les approches présentées, sont considérés comme *existant en dehors* de l'action et agissant à l'intérieur des sujets comme modèles normatifs ou bien cognitifs. Cette approche soulève d'une part la question difficile de l'exécution « correcte » de systèmes de régulation et de symboles « valables » – particulièrement dans des contextes d'analyse transfrontaliers – marginalisant la participation performative des sujets et les discontinuités. D'autre part, seule la dimension mentale de l'action est observée ; l'action corporelle observable et ses matérialisations sont délaissées. En revanche, les approches praxéologiques considèrent l'exécution corporelle de l'action et opèrent avec la notion de la pratique (au lieu de celle de l'action), introduisant de ce fait une série d'implications théoriques prometteuses pour la problématique soulevée dans cette communication.

Les *approches orientées vers la pratique* (p. ex. Pierre Bourdieu, Anthony Giddens, Theodore Schatzki, Bruno Latour) en tant que variante socioconstructiviste des théories de la culture développent – avec chacune leur accentuation propre – une perspective sur l'action qui englobe la contingence culturelle et l'interaction corporelle du sujet avec son environnement social et matériel. L'action n'y est pas comprise comme un acte calé sur des fins et normes, mais comme un enchaînement de pratiques ancrées matériellement et compréhensibles socialement qui se manifestent comme « répétition[s] et déplacement[s] permanents de modèles de mouvement et de l'expression de corps actifs et de choses » et qui « sont à la fois cohésives et rendues possibles par des formes de connaissance implicite [...] » (Reckwitz 2008b: 202). L'objectif de la recherche empirique est d'interroger les « clusters de pratiques » en relation les uns avec les autres « et se déployant et se reproduisant constamment de façon dynamique » (ibid) sur leurs productions de sens contingentes et configurations spatio-matérielles. Ce faisant, le sens n'a ni une existence sursubjective, ni il est « déposé » dans la conscience de *l'homo in praxi*. Cette « absence de soutien » (Volbers 2011: 147) par une structure de (connaissance) ordonnante dirige le regard vers l'accomplissement, c.-à-d. vers la pratique sociale où la connaissance pratique est actualisée et émerge, constituant le cadre de l'interprétation ou de la manipulation pratique des choses (cf. Reckwitz 2010: 193). En conséquence, dans les théories de la pratique, le social ne se « dissimule » pas dans la cohérence normative d'actions rationnelles intentionnelles ou dans l'intersubjectivité de codes culturels, mais apparaît dans les performances contingentes de pratiques ancrées de caractère corporel-matériel via lesquelles les ordres (et espaces) sociaux se créent, se reproduisent et se transforment (cf. Schäfer 2013 sur l'(in)stabilité de la pratique sociale).

Les approches praxéologiques semblent être fructueuses pour l'étude des frontières comme (re)productions d'espaces. D'une part, elles offrent des points d'ancrage pour la considération conceptuelle et empirique de corps et artefacts – indispensables pour établir un lien avec les réflexions quant à l'espace. D'autre part, l'accent porté sur la dimension de l'accomplissement permet de surmonter l'existence sursubjective et de rapports de signification car la connaissance pratique est affectée aux pratiques corporelles. De ce fait ce n'est pas tant la connaissance qui s'érige comme une qualité des « frontaliers » ou une zone territoriale en deçà et au-delà d'une frontière où certaines structures de connaissance bien définies sont (il)légitimes que la question de savoir quelle connaissance est efficace et (re)produite ou peut être reconstruite dans des pratiques sociales (cf. Reckwitz 2003: 291 et suiv. ; Hörning/Reuter 2004: 11). Par conséquent, la connaissance et l'action ne sont pas pensées comme séparées, mais imbriquées

l'une dans l'autre dans le but de livrer des explications pour l'action du sujet et les or(dés)ordres (et espaces) sociaux y (re)produits. C'est sur ce fond qu'on appréhendera la compréhension praxéologique de l'activité humaine et qu'on parlera ainsi des pratiques sociales (au lieu de l'action). Par la suite, nous mettrons en relation les réflexions développées sur l'espace et la pratique sociale pour l'analyse des frontières comme (re)productions d'espace.

### Étude des « *espaces de frontière* »

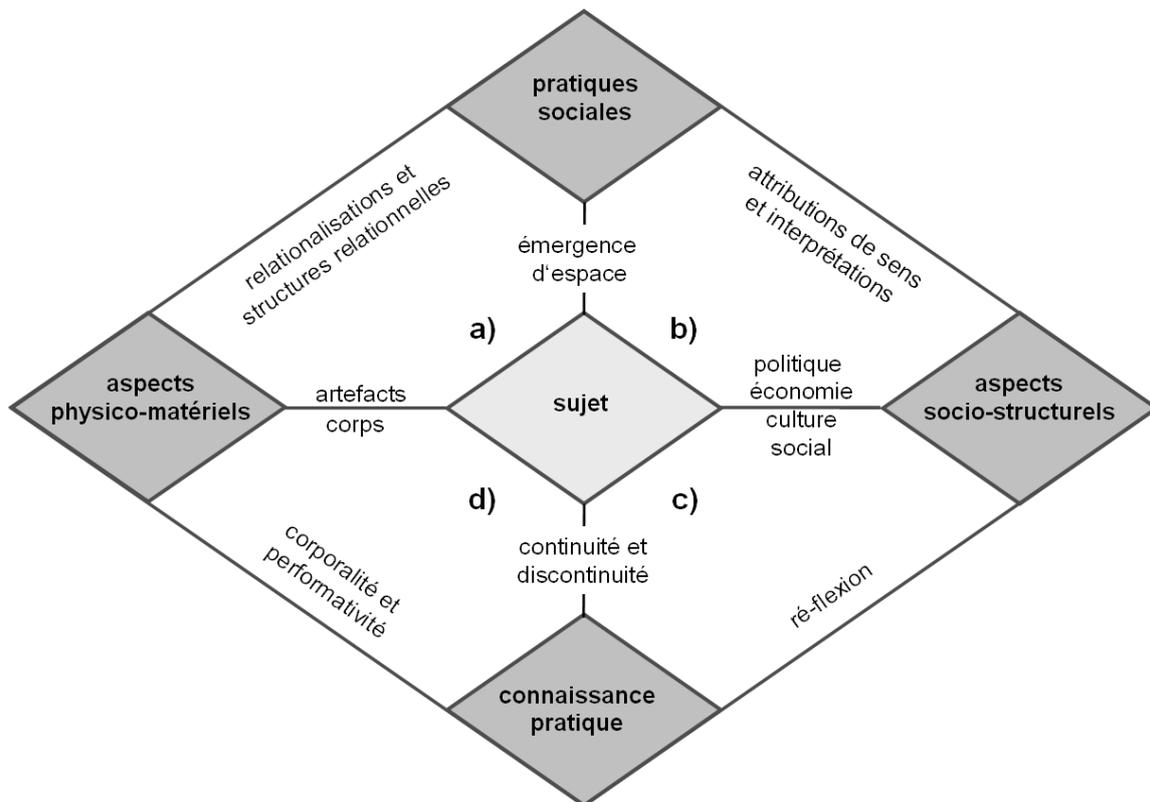
Des approches d'explication de l'activité humaine orientées vers la pratique se démarquent d'explications traditionnelles sur l'action en se focalisant sur l'accomplissement ancré corporellement et le pont conceptuel établi entre la matérialité et la culturalité. Celles-ci permettent non seulement de dépasser la dichotomie base/superstructure, elles ouvrent par la même une voie d'accès aux interrogations quant à l'espace qui partent du caractère socialement constitué et de la contingence des espaces. Les théoriciens de la pratique n'y renvoient – sauf de rares exceptions (cf. p. ex. Reckwitz 2012) – que de manière générale, défendant le point de vue que « des pratiques sociales peuvent généralement être considérées comme un mode de spatialisation et qu'elles organisent l'espace et ses artefacts d'une certaine façon » (Reckwitz 2008a: 91) ou que les pratiques sociales constituent une *activity-place space* (Schatzki 2002: 43) par le fait de leur ancrage corporel et matériel. Cet espace ne doit alors pas être pensé comme un container selon la conception substantialiste absolue, mais comme « un espace processuel et relationnel des pratiques et relations entre les participantes corporelles, les artefacts, les lieux et les environnements » (Schmidt 2012: 240). Ainsi aborde-t-on déjà des aspects centraux de l'analyse praxéologique de frontières comme (re)production d'espace qu'il s'agira de répartir d'un point de vue conceptuel et d'approfondir. Ceci s'effectue au travers du modèle « *espaces de frontière* » qui ne veut pas être compris comme une théorie d'action transfrontalière. Il s'agit plutôt de mettre en exergue une systématique de catégories heuristiques orientée vers des réflexions relevant de la théorie de l'espace et de la pratique qui ouvrent des perspectives de questionnement pour l'analyse de (re)productions spatiales centrées sur le sujet dans des contextes transfrontaliers. L'explication suivante de ces catégories se structure selon le déroulement « a à d », sans toutefois présenter une structure logique linéaire. Les catégories sont plutôt reliées entre elles à la façon d'un rhizome.

a) Selon la conception d'espace social-constitutive, les espaces émergent par les pratiques sociales, ce qui conduit au « faire la géographie » introduit plus haut. Les accès à de telles émergences spatiales « pratiques » ont alors lieu à l'aide de regards analytiques portés sur les réalités de vie quotidienne ou sur les assemblages de pratiques venant des sujets. Ce qui signifie ici qu'il convient d'analyser les pratiques sociales de « frontaliers » dispersées dans de multiples lieux, mais référencées les unes par rapport aux autres, afin de pouvoir déterminer les « *espaces de frontière* » qui y sont aménagés. Les conceptions d'espace discutées dans cette communication et la perspective praxéologique offrent des approches pertinentes : Considérer en premier lieu l'aspect matériel des « *espaces de frontière* » permet d'appréhender la compréhension relationnelle de l'espace d'après laquelle l'espace celui-ci se déduit des structures relationnelles entre corps et artefacts. Du point de vue de la théorie de la pratique, il conviendrait ensuite d'interroger les pratiques transfrontalières de « frontaliers » eu égard aux corps et artefacts participant ou agencés au sein des pratiques. Une telle démarche qui cible les aspects physico-matériels des « *espaces de frontière* » conditionnant et permettant des productions d'espace considère la corporalité et la matérialité de pratiques sociales dans leur donnée d'organisation spatiale.

b) En termes de dimension relative au sens d'« *espaces de frontière* », on peut également identifier une convergence des réflexions d'ordre spatial et de la pratique sociale. Car tandis que la

conception d'espace socio-constitutive met l'accent sur la signification des matérialités – qui ne se constitue qu'en interaction avec les corps et artefacts – c'est la connaissance pratique mobilisée et actualisée dans l'accomplissement qui est centrale dans les pratiques sociales. Ces deux catégories renvoient aux processus d'interprétation et d'attribution de sens dans l'interaction avec l'environnement matériel et social. En s'appuyant sur Bongaerts, on peut également parler d'un sens pratique incorporé qui se manifeste au travers de l'exécution corporelle de pratiques sociales et devient efficace en termes d'inter-subjectivité « sans que [...] les acteurs aient prévu le caractère porteur de sens de leur comportement de manière consciente et réflexive ou qu'il leur soit accessible sous une forme objective » (Bongaerts 2012: 23). On aborde ainsi le caractère implicite de la connaissance pratique qui se constitue dans la pratique et se manifeste dans la (dis)continuité *praxéologique* des pratiques ancrées dans le corporel et le matériel. Au regard des « *espaces de frontière* », il conviendrait d'interroger les pratiques sociales de « frontaliers » sur les logiques de la pratique y articulées – dans ce cas sous des formes d'interprétation et d'attribution de sens – que l'on peut supposer en général et dans des contextes transfrontaliers en particulier comme contingentes.

*Illustration 1: « Espaces de frontière » – heuristique pour la description et analyse praxéologique des frontières comme (re)productions d'espace*



c) On ne doit pas pour autant relever la contingence au niveau d'un moment arbitraire puisque les sujets doivent être compris comme des croisements de pratiques qui se sont développées avec le temps et sont spécifiques culturellement (cf. Reckwitz 2009: 176; Reuter 2004: 246). Reposant sur cette compréhension, il convient d'examiner des moments conditionnant et permettant les pratiques sociales qui – telles les structures sociales au sens d'un « monde d'après expliquant » (Volbers 2011: 150) – ne « sont » pas en dehors des pratiques, mais en revanche sont créés et situés dans les pratiques elles-mêmes « comme conditions et résultats sans cesse renouvelés de pratiques » (Schmidt 2012: 202). Le modèle « *espaces de frontière* » aborde ainsi les aspects socio-structuraux concernant les effets sociaux, culturels, politiques et économiques qui sont à la fois stabilisés et déstabilisés dans les pratiques. Ce double caractère

peut être conceptualisé avec la notion de « ré-flexion » : il s'agit d'une part de la continuité de pratiques sociales et, en corrélation, du recours à des aspects ou de la reproduction d'aspects socio-structurels (*réflexion*) et d'autre part de la discontinuité de pratiques sociales et, y associée, de la mutation ou de la transformation d'aspects socio-structurels (*flexion*). Il s'agit donc d'interpréter la pratique sociale « comme stratégie individualiste ou routine sociétale, comme action consciente ou mécanique, comme interprétation autonome ou comme réalisation de règles » (Hörning/Reuter 2004: 14). En ce qui concerne l'analyse d'« *espaces de frontière* », c'est notamment le caractère flexif des pratiques sociales qui importe dans la mesure où il aide à designer et à saisir au niveau théorique la déstabilisation d'aspects socio-structurels et les moments productifs-crétifs.

d) Le sens pratique incorporé – en tant que moment central de la connaissance pratique – est lié de différentes manières à des matérialités, ce en quoi il est de nouveau fait appel aux aspects physico-matériels des « *espaces de frontière* ». Il s'agit ici des représentations corporelles de pratiques dans lesquelles les signes sont processualisés et la compétence démontrée et qui confèrent un sens pratique aux corps ou sujets participant (cf. Schmidt 2012: 59 et suiv. ; Volbers 2011: 146 et suiv. ; Reckwitz 2010: 190). Cette caractéristique que l'on peut comprendre comme « performativité corporalisante » (Krämer 2004: 17) fait allusion au caractère événementiel de pratiques ainsi qu'à la relation de réciprocité émergente entre le corps accomplissant et celui observant. Cette relation indique la perceptibilité des pratiques et leur compréhensibilité sociale que l'on peut supposer dans l'analyse – également dans des conditions (accrues) de contingence. Tandis qu'au travers de la corporalité et de la performativité, la dimension de signification de la compréhension d'espace social-constitutif connaît une conceptualisation en termes de structure inter-subjective, il convient de se tourner également vers la structure inter-objective de pratiques sociales. Il s'agit dans cette optique d'objets et d'artefacts qui sont utilisés de façon compétente dans les pratiques sociales ainsi que de conditions matérielles pour que les pratiques puissent émerger et être exécutées (cf. Fischer-Lichte 2012: 161 et suiv. ; Reckwitz 2003: 291). Les significations et modes d'utilisation praxéologique d'objets et artefacts émanent d'une part d'eux-mêmes en raison de leur affordance (*en tant qu'appel...*), d'autre part des corps les manipulant (*...de la connaissance pratique*) : « Eux [les artefacts] sont manipulés et s'imposent, ils sont l'objet de l'affectation et de l'utilisation et influencent parallèlement la forme que les pratiques sociales peuvent revêtir » (Reckwitz 2010: 193). La question du sens pratique que revêtent objets et artefacts conduit de nouveau à une relation de réciprocité performative entre les vecteurs de pratiques sociales vivants et non vivants à laquelle on se doit de donner une réponse empirique.

Il faut donc retenir que l'heuristique développée au cours de cette communication se divise en deux dimensions imbriquées l'une dans l'autre, dont l'intersection représente le sujet supposé autonome et décentré, dans ce cas, le « frontalier ». Les catégories mises en relief sont liées entre elles de multiples façons et coïncident dans l'accomplissement ; néanmoins, leur isolation et leur considération séparée ouvre des perspectives d'analyse focalisées et des accès utiles quant à la description et l'analyse d'« *espaces de frontière* ». Il est donc possible d'interroger les corps et artefacts participant aux pratiques sociales – comme aspects physico-matériels de la (re)production de frontières – eu égard à leurs agencements. Les espaces en devenir définissables par cette approche peuvent s'étendre au-delà des frontières territoriales, reflétant les réalisations référencées les unes par rapport aux autres de l'assemblage de pratiques appelé « migration pendulaire » dans sa configuration spatiale. Parallèlement il est possible d'étudier les corps et artefacts d'un point de vue performatif, ce qui place au centre de l'intérêt les questions d'inter-subjectivité et d'inter-objectivité ainsi que celles y reliées relatives aux significations et or(dés)ordres sociaux émergeant dans les contextes transfrontaliers. Il est possible, considéré sous l'angle de la ré-flexion, de continuer à poser aux corps et artefacts la question de savoir dans quelle mesure les effets politiques, économiques, culturels ou

sociaux influent sur les pratiques transfrontalières ou dans quelle mesure ces dernières influent sur les aspects socio-structurels. On pourrait continuer d'établir la liste des perspectives de questionnement potentielles pour analyser des « *espaces de frontière* », mais il convient toutefois d'élaborer minutieusement celle-ci de manière spécifique selon l'objet d'étude, c.-à-d. l'assemblage de pratiques considéré. Il s'agit ici notamment de se pencher sur les relations existant entre les catégories analytiques développées, étant donné que celles-ci créent le lien entre culture et matérialité et qu'elles ouvrent des perspectives en termes d'espace vers les processus sociaux dans des contextes transfrontaliers. Les conclusions sur les « *espaces de frontière* » obtenues par une analyse praxéologique ne peuvent être que des conclusions sur leurs processus de (re)production à la fois culturels et matériels qui se réfèrent aux relations de réciprocité et éléments de pratiques sociales alors examinés. Au final, il est évident que la pratique sociale n'est pas une catégorie analytique au sens étroit du terme, mais en revanche la catégorie de référence d'une perspective de recherche axée sur l'accomplissement (corporel) qui se centre sur la performativité, la contingence, la matérialité et le sens.

## Réflexions méthodologiques

Le point de départ de cette communication était la question de savoir comment penser les frontières comme espaces et comment de tels « *espaces de frontière* » peuvent être repartis en catégories heuristiques. À cet effet, la perspective socioconstructiviste a permis de se pencher en premier lieu sur les modes de (re)production de frontières, notamment sur le mode de l'expansion, qui implique dans une optique théorico-conceptuelle une dimension spatiale et liminale. Les réflexions de l'ordre théorique quant à l'espace et à la pratique ont justifié la transposition de ces deux dimensions dans un modèle heuristique potentiel destiné à l'étude empirique de frontières comme (re)productions d'espace.

Pour les instruments développés, les régions transfrontalières constituent un champ d'application privilégié car la (re)production d'« *espaces de frontière* » y devient particulièrement apparente les modes de négociation des frontières ayant plus d'importance au quotidien qu'ailleurs, en particulier le mode de l'expansion introduit avec le terme de « *frontalier* ». Cette réflexion ne se limite pas à des phénomènes tels que le travail, les courses ou l'organisation des loisirs transfrontaliers, elle englobe généralement des phénomènes qui peuvent être mis en relation avec des franchissements de frontières *et* la mobilité circulaire physique plus ou moins régulière. Les travailleurs transfrontaliers (frontaliers), sont un exemple idéal-typique de tels phénomènes dont il est possible d'étudier les pratiques sociales et les assemblages de pratiques dans leurs dimensions respectives du domaine du sens et du matériel ainsi que dans leur configurations multilocales : citons p. ex. le trajet au travail, les interactions avec les collègues, la communication en langue étrangère, les pratiques du quotidien, les pratiques de sociabilisation, et bien plus encore (cf. p. ex. Wille 2013, 2012). Mais de la même façon est-il possible de transférer le modèle heuristique sur des formes de mobilité transfrontalières similaires dans des contextes de « *vastes espaces* », ce qui ouvre la voie à un champ d'applications supplémentaire. Le modèle offrant en effet également des points d'ancrage pour l'étude de frontières comme (re)productions d'espaces, telles que les constituent les travailleurs saisonniers, les travailleurs nomades, les proches de la jet-set – en un mot : les formes de vie transnationales.

Du point de vue méthodologique, on se doit de rappeler, pour ces champs d'application, la catégorie clé de la pratique sociale dans sa relationalité (cf. Schäfer 2013: 369 et suiv.), c.-à-d. ses références et renvois aux autres pratiques qui – rapportés à un objet d'étude déterminé – constituent un assemblage de pratiques organisant l'espace. Pour l'étude de tels clusters de pratiques, Schmidt (2012: 256) propose des méthodes « qui parcourent les différents contextes des objets soumis à l'observation et suivent les enchaînements de pratiques au-delà de

leurs lieux distincts. » Selon l'auteur, le procédé qualifié d'observation transsituative conquiert ses objets au travers des divers lieux et scènes, cartographie les terrains et suit les objets et sujets dans leurs mouvements (cf. *ibid.*: 255). Néanmoins, les réalisations de pratiques directes (avec leurs renvois à d'autres pratiques) restent toujours la plus petite unité d'analyse qui n'est très souvent qu'indirectement accessible au chercheur. S'il est vrai que les *pratiques présentes* sont directement accessibles (par le chercheur) par le biais de la matérialité présente et observable des corps et artefacts, les interprétations via l'articulation/perception visuelle ou auditive restent néanmoins masquées. Il convient donc de les démasquer de manière indirecte, « ce qui signifie qu'il faut déduire les schémas implicites à partir d'énoncés, d'actions, de modes de manipulation (des choses) explicites, etc. » (Reckwitz 2008b: 196). L'interview en tant que méthode semble convenir p. ex. pour dévoiler des interprétations au niveau langagier tandis que les cartes mentales aident à démasquer celles-ci au niveau visuel. Dans le cas de *pratiques révolues*, le problème de l'accès aux pratiques *in situ* s'intensifie : la matérialité des corps et artefacts participant aux pratiques ne peut pas se concevoir ici directement, bien qu'une observation transmise par les médias (p. ex. via le film, la photographie) soit possible. Les interprétations également peuvent encore une fois n'être qu'indirectement saisies (p.ex. via des interviews de témoins de l'époque) ; ici, des méthodes d'analyse de texte peuvent y remédier lorsqu'on interroge p. ex. des descriptions de pratique écrites ou des documents personnels tels que lettres ou journaux sur la connaissance pratique et les configurations spatiales « qu'ils recèlent en eux ». De manière générale, ces réflexions problématisantes doivent sensibiliser sur le fait que, pour des raisons pratiques de recherche, l'étude des frontières comme (re)productions d'espace est obligée de faire appel aux informations *sur* les pratiques ou *sur* ses catégories analytiques.

Enfin, il convient de remarquer que l'étude empirique de frontières comme (re)productions d'espaces met vraisemblablement à jour des aspects spécifiques au sein des différents objets d'étude qui, avec le modèle développé dans cette communication, ne sont qu'effleurés ou ne sont pas considérés. C'est ainsi que, p. ex. l'heuristique n'examine pas de problèmes relatifs au pouvoir, ce qui signifie qu'elle ne considère pas de perspective explicite vers « l'action dirigée vers l'action » (Foucault 2005: 256) et par voie de conséquence pas de perspective politique vers les « *espaces de frontière* ». Toutefois, dans l'esprit d'un cadre de références, ce modèle se comprend suffisamment ouvert et apte à ouvrir la voie à des intérêts épistémologiques et composantes analytiques plus élaborées issues de *cultural studies*, notamment du *practice, performative* ou *spatial turn* (cf. Moebius 2012; Bachmann-Medick 2007).

## Bibliography

- Albert, Mathias/Brock, Lothar (1996) : Debordering the World of States : New Spaces in International Relations. Dans : *New Political Science* 18 (1), 69-106.
- Bachmann-Medick, Doris (2007) : *Cultural turns. Neuorientierung in den Kulturwissenschaften*. Reinbeck.
- Bathelt, Harald/ Glückler, Johannes (2003) : *Wirtschaftsgeographie. Ökonomische Beziehungen in räumlicher Perspektive*. Stuttgart.
- Boeckler, Marc (2012) : *Borderlands*. Dans : Marquardt, Nadine/Schreiber, Verena (éd.) : *Ortsregister. Ein Glossar zu Räumen der Gegenwart*. Bielefeld, 44-49.
- Bongaerts, Gregor (2012) : *Sinn*. Bielefeld.
- Döring, Jörg (2010) : *Spatial Turn*. Dans : Günzel, Stephan (éd.) : *Raum. Ein interdisziplinäres Handbuch*. Stuttgart, 90-99.
- Fischer-Lichte, Erika (2012) : *Performativität. Eine Einführung*. Bielefeld.
- Foucault, Michel (2005) : *Subjekt und Macht*. Dans : Foucault, Michel : *Analytik der Macht*. Francfort-sur-le-Main, 240-263.
- Hillebrandt, Frank (2014) : *Soziologische Praxistheorien. Eine Einführung*. Wiesbaden.

- Hillebrandt, Frank (2009) : Praxistheorie. Dans : Kneer, Georg/Schroer, Markus (éd.) : Handbuch Soziologische Theorien. Wiesbaden, 369-394.
- Hörning, Karl H./Reuter, Julia (2004) : Doing Culture. Kultur als Praxis. Dans : Hörning, Karl H./Reuter, Julia (éd.) : Doing Culture. Neue Positionen zum Verhältnis von Kultur und sozialer Praxis. Bielefeld, 9-15.
- Kajatzke, Laura/Schroer, Markus (2010) : Sozialer Raum : Verräumlichung. Dans : Günzel, Stephan (éd.) : Raum. Ein interdisziplinäres Handbuch. Stuttgart, 192-203.
- Krämer, Sybille (2004) : Was haben ‚Performativität‘ und ‚Medialität‘ miteinander zu tun? Plädoyer für eine in der ‚Asthetisierung‘ gründende Konzeption des Performativen. Dans : Krämer, Sybille (Hg.) : Performativität und Medialität. München, 11-32.
- Lippuner, Roland (2005) : Raum – Systeme – Praktiken. Zum Verhältnis von Alltag, Wissenschaft und Geographie (Sozialgeographische Bibliothek, vol. 2). Stuttgart.
- Löw, Martina (2001) : Raumsoziologie. Francfort-sur-le-Main.
- Mau, Steffen (2007) : Transnationale Vergesellschaftung. Die Entgrenzung sozialer Lebenswelten. Francfort-sur-le-Main.
- Moebius, Stefan (2012) (éd.) : Kultur. Von den Cultural Studies bis zu den Visual Studies. Eine Einführung. Bielfeld.
- Moebis, Stefan (2008) : Handlung und Praxis. Konturen einer poststrukturalistischen Praxistheorie. Dans : Moebius, Stefan/Reckwitz, Andreas (éd.) : Poststrukturalistische Sozialwissenschaften. Francfort-sur-le-Main, 58-74.
- Newman, David (2011) : Contemporary Research Agendas in Border Studies : An Overview. Dans : Wastl-Walter, Doris (éd.) : The Ashgate Research Companion to Border Studies. Farnham, 33-47.
- Pries, Ludger (2008) : Die Transnationalisierung der sozialen Welt. Francfort-sur-le-Main.
- Ratzel, Friedrich (1966) : Der Lebensraum. Eine biogeographische Studie. Darmstadt.
- Reckwitz, Andreas (2012) : Affective spaces: a praxeological outlook. Dans : Rethinking history 16 (2), 241-258.
- Reckwitz, Andreas (2010) : Auf dem Weg zu einer kultursoziologischen Analytik zwischen Praxeologie und Poststrukturalismus. Dans : Wohlrab-Sahr, Monika (éd.) : Kultursoziologie. Paradigmen – Methoden – Fragestellungen. Wiesbaden, 179-205.
- Reckwitz, Andreas (2009) : Praktiken der Reflexivität : Eine kulturtheoretische Perspektive auf hochmodernes Handeln. Dans : Böhle, Fritz/Wehrich, Margit (éd.) : Handeln unter Unsicherheit. Wiesbaden, 169-182.
- Reckwitz, Andreas (2008a) : Subjekt/Identität. Dans : Moebius, Stephan/Reckwitz, Andreas (éd.) : Poststrukturalistische Sozialwissenschaften. Francfort-sur-le-Main, 75-92.
- Reckwitz, Andreas (2008b) : Praktiken und Diskurse. Eine sozialtheoretische und methodologische Relation. Dans : Kalthoff, Herbert/Hirschauer, Stefan/Lindemann, Gesa (éd.) : Theoretische Empirie. Zur Relevanz qualitativer Forschung. Francfort-sur-le-Main, 188-209.
- Reckwitz, Andreas (2004) : Die Entwicklung des Vokabulars der Handlungstheorien : Von den zweck- und normorientierten Modellen zu den Kultur- und Praxistheorien. Dans : Gabriel, Manfred (éd.) : Paradigmen der akteurszentrierten Soziologie. Wiesbaden, 303-328.
- Reckwitz, Andreas (2003) : Grundelemente einer Theorie sozialer Praktiken. Eine sozialtheoretische Perspektive. Dans : Zeitschrift für Soziologie 32 (4), 282-301.
- Reuter, Julia (2004) : Postkoloniales Doing Culture. Ou : Kultur als translokale Praxis. Dans : Hörning, Karl H./Reuter, Julia (éd.) : Doing Culture. Neue Positionen zum Verhältnis von Kultur und sozialer Praxis. Bielefeld, 239-255.
- Schatzki, Theodore (2002) : The Site of the Social : A Philosophical Account of the Constitution of Social Life and Change. Pennsylvania State University.

- Schäfer, Hilmar (2013) : Die Instabilität der Praxis : Reproduktion und Transformation des Sozialen in der Praxistheorie. Weilerswist.
- Schmidt, Robert (2012) : Soziologie der Praktiken. Konzeptionelle Studien und empirische Analysen. Francfort-sur-le-Main.
- Schmitt-Egner, Peter (2005) : Handbuch zur Europäischen Regionalismusforschung. Theoretisch-methodische Grundlagen, empirische Erscheinungsformen und strategische Optionen des Transnationalen Regionalismus im 21. Jahrhundert. Wiesbaden.
- Schütz, Alfred (1972) : Der Fremde. Ein sozialpsychologischer Versuch. Dans : Schütz, Alfred (éd.) : Gesammelte Aufsätze (Studien zur soziologischen Theorie, vol. 2). Den Haag (1944), 43-69.
- Turner, Victor (2005) : Das Ritual. Struktur und Anti-Struktur. Francfort-sur-le-Main/New York.
- Volbers, Jörg (2011) : Zur Performativität des Sozialen. Dans : Hempfer, Klaus W./Volbers, Jörg (éd.) : Theorien des Performativen. Sprache – Wissen – Praxis. Eine kritische Bestandsaufnahme. Bielefeld, 141-160.
- Wastl-Walter, Doris (2011) (éd.) : The Ashgate Research Companion to Border Studies. Farnham.
- Werlen, Benno (2010) : Gesellschaftliche Räumlichkeit. Orte der Geographie (vol. 1). Stuttgart.
- Werlen, Benno (2009) : Geographie/Sozialgeographie. Dans : Günzel, Stephan (éd.) : Raumwissenschaften. Francfort-sur-le-Main, 142-158.
- Werlen, Benno (2008) : Sozialgeographie. Eine Einführung. Bern (3ème édition).
- Werlen, Benno (2007a) : Globalisierung, Region und Regionalisierung. Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen (vol. 2). Stuttgart. (2ème édition).
- Werlen, Benno (2007b) : Einleitung. Dans : Werlen, Benno (éd.) : Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen Ausgangspunkte und Befunde empirischer Forschung (vol. 3). Stuttgart, 9-16.
- Werlen, Benno (1999) : Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum (vol. 1), Stuttgart.
- Werlen, Benno (1997) : Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen Globalisierung, Region und Regionalisierung (vol. 2). Stuttgart.
- Wille, Christian (2013) : Zur Persistenz und Informalität von Räumen der Grenze. Theoretisch-konzeptionelle Überlegungen und empirische Befunde. Dans : Itinera – Schweizerische Zeitschrift für Geschichte 34, 99-112. (télécharger : <http://hdl.handle.net/10993/7929>).
- Wille, Christian (2012) : Grenzgänger und Räume der Grenze. Raumkonstruktionen in der Großregion SaarLorLux (Luxemburg.-Studien/Etudes luxembourgeoises, vol. 1), Francfort-sur-le-Main.
- Wille, Christian (2008) : Zum Modell des transnationalen sozialen Raums im Kontext von Grenzregionen. Theoretisch-konzeptionelle Überlegungen am Beispiel des Grenzgängerwesens. Dans : Europa Regional 16 (2), 74-84. (télécharger : <http://hdl.handle.net/10993/317>).
- Wille, Christian/Hesse, Markus (2014) : Räume : Zugänge und Untersuchungsperspektiven. Dans : Wille, Christian/Reckinger, Rachel/Kmec, Sonja/Hesse, Markus (éd.) : Räume und Identitäten in Grenzregionen. Politiken – Medien – Subjekte. Bielefeld, 24-35.
- Wille, Christian/Reckinger, Rachel/Kmec, Sonja/Hesse, Markus (2014) (éd.) : Räume und Identitäten in Grenzregionen. Politiken – Medien – Subjekte. Bielefeld.
- Wilson, Thomas M./Donnan, Hastings (2012) (éd.) : A Companion to Border Studies. Wiley-Blackwell.





Université du Luxembourg  
Belval Campus – Maison des Sciences Humaines  
Key Area Multilingualism and Intercultural Studies (MIS)  
11, porte des Sciences  
L-4366 Esch-sur-Alzette  
[mis@uni.lu](mailto:mis@uni.lu) | [www.mis.lu](http://www.mis.lu)